

de la part de Texcier avec sa respectueuse sympathie

BARNUM ET LUCIFER

COMME nous parlions ensemble de l'entreprise communiste, mon ami Aristide Mian me rappelait l'autre jour cet avertissement de Barnum vieillissant : « On peut rouler tout le monde quelque temps. On ne peut pas rouler tout le monde tout le temps ».

C'est alors que j'ajoutai : « André Gide a dit : « On ne fonde rien de solide sur le mensonge ».

Précisément, deux ouvrages viennent de paraître sur la grande mystification communiste. Certains intellectuels, qui se laissent prendre un instant, y racontent comment ils se dégotèrent. Le premier ouvrage, intitulé Littérature engagée (1), est le recueil des écrits, allocutions, messages et réflexions d'André Gide avant, pendant et après son adhésion — très courte — au communisme ; l'autre, intitulé Le Dieu des ténébreux (2) (que Robert Voisard a analysé récemment dans le Figaro), est une suite de confessions d'hommes de gauche revenus d'une très amère et parfois longue expérience.

Je parlais peut-être un jour de ce dernier ouvrage bien que j'aie peu de goût pour les hommes qui, ayant délibérément adhéré à un parti et y ayant milité — ce n'est pas le cas de Gide — viennent ensuite en dénoncer l'esprit des méthodes. Car enfin, il n'est pas besoin d'avoir appartenu au parti pour voir et savoir ce qu'est le communisme bolchevique ; et si nous avons refusé de nous laisser faire en 1920 nous avions bien nos raisons d'hommes en même temps que nos raisons de citoyens qui n'acceptent point de séparer le socialisme de la démocratie et de la liberté. J'y reviendrai cependant car ces six confessions sont celles d'hommes de valeur. Mais je veux dire tout de suite que traduire ce titre anglais : « The god that failed » par « le Dieu des ténébreux » nous paraît fâcheux. Le Dieu, non plutôt « le Prince » — des ténébreux, c'est Lucifer. Or Lucifer, ange déchu, est non seulement le plus beau des anges, mais c'est l'ange de la révolte. C'est vraiment faire trop d'honneur au communisme que de le lire luciférien. Si l'on tient absolument à parler de Satan à son propos je voudrais du moins qu'on n'oublie pas de représenter le personnage donnant le bras à Barnum. Car enfin, dans cette entreprise communiste, à côté de beaucoup d'hommes, il y a aussi beaucoup de grosses câbles et un grand souci de mystification. Faut-il, lui, n'est pas un « mystifié » ? Satan joue le jeu. Son contrat est très clair.

000

Je ne sais pas si l'hebdomadaire communiste qui paraît sous ce titre : les autres français est lu par des milliers de artistes, des gens intelligents ou simplement de goût. Ils ont dû, ceux-là, être un peu gênés l'autre jour en voyant, en première page, à côté d'une grande photo de Maurice Chevalier, le texte d'une déclaration de notre grand fantaisiste qui, paraît-il — à propos d'une lettre de signer l'Appel de Stockholm. Voici la « pensée » de cet Einstein de la chansonnette :

« Je voudrais bien voir la liste de ceux qui refusent de signer ! Ceux-là sont des gens qui veulent le suicide sans avoir à se suicider eux-mêmes. Je me demande bien comment on peut refuser de signer. Alors on est pour la bombe et c'est comme si on signait son bulletin de départ. On est forcé d'être contre la bombe, sans quoi on saute tous en l'air ».

Voilà donc la noble et forte déclaration de celui qui, depuis qu'il dîne avec M. André Maurois et M. François Mauriac, depuis qu'il a publié ses « Mémoires » en quatre volumes, se prend à la fois pour un grand penseur et un grand écrivain. Il est devenu oraculaire. Cette grande autorité lui est venue du jour où, ayant éprouvé quelques ennemis à la libération,

il a eu l'idée de se joindre au cortège communiste du Mur des Fédérés et d'entonner « l'Internationale » au lieu de fredonner « Valentine ».

Il faut bien frapper les imaginations. On ne peut pas toujours publier en première page la photographie de Thorez ou de Joliot. Alors, après le Maurice de Mécilmuche, en avant le sourire de Saint-Granier et cette trépидante Lily Fayol qui se fait ainsi pardonner de jouer, costumée en cow-girl, Annie du Far-West, opérette marshallisée !

Alors, comment voulez-vous qu'on ne



André GIDE

songe pas à Phineas-Taylor Barnum ? Faire donner Maurice Chevalier, c'est aussi cocasse que de convoquer comme expert à la Conférence de la paix le général Tom Pouce ou de consulter, sur la situation internationale, Tante Joice, la vieille momie vivante que Barnum présente comme la nourrice de Washington.

Trop d'innocents vraiment poussent encore la voiture communiste, ou s'y attellent, parce qu'elle se présente comme un char de Mi-Carême. Drôle de jeu ! Ce qui est — ou ces hasards — s'apprévoient — trop tard ! — qu'ils ont fait avancer la grande voiture cellulair dont la porte se refermera sur eux.

000

Si dans la machinerie communiste vous mettez seulement un doigt, le bras y passe tout entier. Et le corps avec. « On croit prendre parti ; c'est le parti qui vous prend », a dit très justement André Gide, dont la brève mais sincère expérience doit émouvoir tous les esprits soucieux de liberté et de dignité. Qu'ils lisent donc Littérature engagée. Ils y verront comment un homme, ayant obéi un instant aux attires, est aussitôt blessé dès qu'il lui est permis de considérer en face le dieu maquillé dont il avait, dans ses rêves, imaginé le jeune et noble visage.

Celui qui, alors qu'il publiait son adhésion à l'idéal communiste, fut fêté par le parti comme le plus illustre des écrivains français, comme un des plus nobles exemples de la conscience humaine et française comme un prophète, devait, dès les premières critiques que lui suggéra son voyage en Terre Sainte, devenir, d'un seul coup, un monstre d'impudence, un sinistre vieillard, un imposteur bourgeois, un corrompu de la jeunesse et, pour tout dire, une vipère et formaliste !

Littérature engagée est d'un puissant intérêt. On voit bien, d'ailleurs, que l'adhésion de Gide à la cause du communisme n'entraîne pas, chez lui, l'abandon de ce qu'il croit être les valeurs spirituelles et la noblesse de l'homme. De telle sorte que le bout de chemin à faire ensemble, de toute évidence, ne pouvait le mener loin. En effet, André Gide n'a garde d'oublier le respect qu'il doit à cet art qui est si lié à sa vie. Dès 1933, se parlant à soi-même, il songe aux paroles d'un Crémieux (Benjamin) hésitant à rallier le groupement communiste de l'A.E.A.R. : « Aucune œuvre d'art n'est

possible que désintéressée, délivrée du souci, du devoir, de prouver quelque chose. Essentiellement elle s'échappe à toute tendance, ce qui ne veut nullement dire qu'un bolcheviste convaincu ne puisse accomplir une œuvre d'art, tout comme un catholique convaincu ; mais que tout doit de démontrer et de prouver, qui l'incline, la compromettre. » Et Gide de s'écrier : « Et, parbleu, je le sais si bien que, depuis que mon esprit se trouve tout occupé par les problèmes sociaux (Gide, fort sérieusement, s'était mis à lire Karl Marx) je n'ai plus rien écrit, rien pu écrire. J'ai déclaré mon adhésion à la cause du communisme, mais j'ai refusé de m'inscrire au parti ; refusé également de m'inscrire à l'A.E.A.R., parce que je ne suis nullement convaincu que mes écrits, si j'écrivais encore, soient de nature à satisfaire à ses exigences ; je préfère me taire plutôt que de parler sous une dictée, si ceci doit fausser ma voix ».

On voit d'ici le beau sujet de tableau : « Apollon, enchaîné au char de Staline, brisant le lyre ». C'est le propos de 1933 laissé déjà prévoir la rupture de 1936.

En 1934, prenant la parole à une cérémonie où se trouve célébré à Paris le « premier congrès des écrivains soviétiques », Gide, dont l'inquiétude, on le sent, demeure grande malgré son « adhésion », oppose déjà au « régime stalinien » ce qu'il appelle audacieusement « l'individualisme communiste ». Ecoutez-le : « Il y a une convention bourgeoise contre laquelle personnellement j'ai toujours lutté ; mais osons le dire ici : il peut y avoir également une convention communiste. J'estime que toute littérature est en grand péril dès que l'écrivain se voit tenu d'obéir à un mot d'ordre. Que la littérature, que l'art puissent servir la révolution, il va sans dire ; mais il n'a pas à se préoccuper de la servir. Il ne la sert jamais si bien que quand il se préoccupe uniquement du vrai... Une littérature asservie est une littérature avilie, si noble et si légitime que soit la cause qu'elle sert ».

Malheureux André Gide ! En prononçant ces paroles sacrilèges, qu'il jugeait nécessaires pour la défense de l'esprit, il se condamnait lui-même. Il n'avait cependant pas renoncé au « bon de chez lui » ; il croyait encore à avoir eu affaire qu'à quelques aveugles. Il pensait trouver en Russie même la grande lumière et la pure image de la révolution. Il partit pour l'U.R.S.S.

On sait que, dès son arrivée à Léninegrad, il dut remettre dans sa poche la petite allocution fraternelle qu'il avait préparée, car on lui fit comprendre qu'elle n'était « ni dans le ton, ni dans la ligne ». Cela manquait, d'ailleurs, des superlatifs si chers à Barnum. Et plus il pénétra dans ce monde, plus il fit connaissance avec le Protocole des Louanges et les résolutions éternelles, lui-même s'épouvantait de se trouver au pays du mensonge et de la crainte. On l'avait trompé ; il s'était trompé et, chose plus douloureuse, le peuple russe et les peuples du monde étaient, délibérément, trompés. Il ne gardera pas cette déception. Il dit, au retour, qu'il dit de dédilatation et il se fait accusateur. C'est Retour d'U.R.S.S. (3). Deux ans après, écrivant une préface au livre d'Yvon, intitulé l'U.R.S.S. telle qu'elle est, il revient et insiste sur l'« reuse tromperie » : « On ne construit de solide sur le mensonge. Il importe de se libérer de ces choses telles qu'elles sont... le mensonge de l'U.R.S.S., a dévoyé trop longtemps non seulement les naïfs mais parfois les meilleurs d'entre nous ».

Quelques temps auparavant, il avait écrit à un ami : « Quand un peuple crée de fait ce ne sont pas les valeurs intellectuelles que l'on cherche d'abord à sauver. Aussi j'eusse accepté que, pour un long temps, celles-ci fussent compromises, si seulement la situation matérielle du peuple eût été mieux assurée. Mais en U.R.S.S. l'on est en train de perdre l'un et l'autre ».

Sans avoir eu ni le temps, ni le goût de posséder un « militant » Gide, parce qu'il avait dit ce qu'il avait vu et éprouvé, a été dénoncé comme « traître », et les communistes le vouent aujourd'hui aux pires exécutions. « On s'enrôle, on s'engage ; la liberté devient insoumission », constate amèrement l'écrivain. Voilà le terrible engorgement des entreprises totalitaires. L'homme libre que Gide entendait demeurer, l'écrivain indépendant qu'il était, soucieux de la dignité et de la valeur de son art, a senti sur son cou le froid de la faucille, comme il s'attendait le chant du marteau entonnant le lieu auquel on se préparait à

l'attacher. Cet esprit « non prévenu » a compris, aux dépens de son enthousiasme généreux, le sort que réservait à l'artiste et à l'homme la soumission à une doctrine, à une propagande, à une morale, à une esthétique mises au service d'un Etat, totalitaire à la fois dans ses moyens et dans ses fins, où l'homme n'est plus désormais que l'instrument de sa puissance et l'artiste le camelot de sa pensée.

M. Kanapa, la virgule et la mort

Décidément, M. Jean Kanapa, directeur de la Nouvelle critique, « revendeur du marxisme militant », m'en veut.

Au sujet du crime de « formalisme » dont sont accusés certains écrivains « soviétiques » non alignés, j'avais cité une boutade de Vincent Jouveil, auteur, par ailleurs, d'une très belle Ode à Moscou. Ce poète avait, un jour, déclaré que, pour lui, la place d'une virgule dans un poème était plus importante que le tracé d'une frontière. J'ajoute, qu'en l'espèce, il s'agissait d'une virgule dans un Chant de Virgule et d'un tracé de frontière au temps d'Auguste. Qu'importe ! M. Kanapa fait semblant de croire que cette position — particulièrement « formaliste », je l'avoue — est l'expression, non seulement de sa propre pensée, mais encore la position de la « social-démocratie » ! M. Kanapa prend ses lecteurs pour des imbéciles. Mais, tout de même, avant de se poser en critique, il faudrait apprendre à lire !

Oserai-je, d'autre part, souhaiter que M. Kanapa s'intéresse davantage à la signification des mots qu'il emploie ainsi qu'à leur juste application ? C'est sans doute beaucoup lui demander. Quand je lis, sous sa plume, que je suis non seulement un « petit homme veule » et un « petit bourgeois ventruteur », mais aussi un « affairiste », je trouve cela certainement comique ; mais j'avoue que les gens qui me connaissent ont, sous cet aspect que je confesse gratuitement M. Kanapa, assez de mal à me retourner. En tout cas, si c'est là de la « critique progressiste », elle est vraiment pitoyable.

Il est parjurement comique de lire sous cette plume autorisée que mon ambition est de « pousser les jeunes hommes à travers les dédales d'un mysticisme morbide » et d'engager les poètes « à composer des sonnets emphatiques, un stylo d'une main, dans l'autre une tête de mort ». Parbleu ! Voilà bien mes préoccupations ! Attour de moi on a bien ri, d'autant que mon portraitiste, avec une assurance magistrale, a cru devoir ajouter : « Le temps de Hamlet est passé ! »

Je me permettrai de faire observer à M. Kanapa que cette dernière affirmation est parjurement réactionnaire. Tant qu'il y aura, en effet, quelque chose de pourri quelque part dans le monde, j'espère bien qu'il y aura des Hamlet. Dans la tragédie shakespearienne le jeune prince fastidier peut fort bien être identifié au peuple — et d'ailleurs Hamlet est exactement un prince « populaire » dénonçant les crimes et les pourritures de la cour et, par conséquent, de la société.

Mais M. Kanapa, qui ne voit que le « crâne », confond Hamlet avec Han N'islande et songe au Cabaret du Néant. — J. T.

- (1) Gallimard. (2) Calmann-Lévy. (3) Gallimard.

CE SUPERBE LIT 2 PANNEAUX 125... EN RECLAME : 13.000 fr. LELEU 255, r. de Lille ROUBAIX

VOTRE MAISON AU PRIX DE VOTRE LOYER... Crédit Mutuel Foncier 101, rue de la Paix, PARIS, Tél. 24. 92-28